



MATÉO MAXIMOFF, CONTEUR

On peut se procurer ses œuvres chez l'auteur, 61 boulevard Édouard-Branly - 93230 Romainville.
— Matéo Maximoff, écrivain tzigane, est-ce que cela veut dire « écrivain folklorique » ?

— Au XIX^e siècle, bien des auteurs ayant écrit sur les Tsiganes ont écrit sur du folklore. Ils ont écrit sur les Tsiganes sans les connaître. Quand j'étais jeune, je devais avoir quatorze ans, un journaliste est venu pen-

■ Matéo Maximoff est un des premiers écrivains tzigane, en France. Il a écrit de nombreux romans et récits depuis 1939 : *Savina*, *Le Prix de la Liberté*, *Les Ursitory*, *La Septième fille...* et récemment *Dites-le avec des pleurs*, qui est un condensé de l'histoire des Tsiganes depuis l'holocauste, en même temps qu'un grand récit autobiographique.

dant une heure. Dans son journal, il a écrit : « Huit jours chez les Tsiganes »... et à partir de là, j'ai commencé à me méfier. Il a raconté des tas de mensonges que les gens ont crus. Pour le prix Romanès, que j'ai créé, je n'accepte pas les livres fantaisistes sur les Tsiganes : si Mérimée m'avait envoyé *Carmen*, je ne l'aurais pas accepté !

— Comment êtes-vous devenu écrivain ?

— Je ne suis jamais allé à l'école. Ça ne m'a pas empêché de devenir écrivain professionnel, de faire des conférences dans quarante-trois universités dont Oxford... Il y a des gens instruits non-intelligents et des gens non-instruits intelligents. Mon père m'avait appris à compter jusqu'à 10 et j'ai appris le reste. Il m'a appris les lettres de l'alphabet et j'ai appris le reste... J'ai appris à partir de 7-8 ans et maintenant je me perfectionne encore.

Voilà comment je suis devenu écrivain : à partir d'un certain âge, il y avait souvent des morts chez nous. Je veillais avec les vieux qui racontaient les histoires du vieux temps, de la Russie. J'essayais d'écrire cela à ma façon, enfantine. Bien plus tard, j'ai repris ces récits. Ce n'était pourtant pas mon problème de devenir écrivain. Mais en 1938, il y a eu une bagarre terrible entre Tsiganes et le procureur a ordonné l'arrestation de tous les hommes au-dessus de quinze ans. J'en avais vingt-et-un... Ma famille avait lu les journaux et m'a envoyé un jeune avocat stagiaire : maître Isomi, celui qui a défendu Pétain par la suite. Il m'a dit : Qui a écrit pour vous la



belle lettre que vous m'avez envoyée ? — Moi, maître ! — Vous avez une belle écriture. Il m'a dit de lui décrire cette bataille. C'était le 1^{er} octobre 1938. Alors j'ai écrit une histoire que mon père, ma grand-mère m'avaient racontée. Dans mon élan, j'en ai fait un livre : *Les Ursitory* qui actuellement est traduit dans vingt-trois langues. Libéré par non-lieu, je suis venu à Paris en juillet 1939, j'ai remis mon manuscrit à Isorni. Pendant la guerre, dans un camp d'internement, à Lannemezan, après lui avoir écrit, j'ai pu obtenir avec sa réponse une permission de cinq jours pour aller le voir, à Auch. Il m'a dit : « Il y a un style Hugo, un style Maupassant, il y a un style Matéo Maximoff, garde-le ! » J'étais étonné ! Je lui ai donné une procuration pour qu'il signe un contrat avec Flammarion. En 1942, j'ai reçu un contrat d'exclusivité pour vingt ans et mille francs par mois pendant six mois, alors que je travaillais dans une usine... Mais le livre ne pouvait paraître qu'après la guerre, quand le papier deviendrait libre.

À la fin de la guerre, de retour à Paris, un journaliste est venu voir les Gitans, on lui a parlé de moi et il a fait quatre pages centrales. Alors ça a commencé et Flammarion a sorti le livre en 1946. Trois livres sont sortis chez Flammarion : *Les Ursitory*, *Le Prix de la Liberté* et *Savina*.

Ensuite, je n'ai pas renouvelé mon contrat. Car j'ai fait après la guerre un procès à l'Allemagne, qui a duré quatorze ans mais que j'ai gagné. J'ai reçu une somme importante et une pension jusqu'à la fin de ma vie. Avec une partie de l'argent j'ai fait éditer *Les Ursitory* à mon

compte et comme ça marchait bien j'ai fait éditer mes livres à compte d'auteur.

— *Vous vous revendiquiez écrivain tsigane ?*

— Je suis dans le temps, le premier écrivain tsigane. Actuellement surtout dans les pays de l'Est, il y en a beaucoup qui se forment. Mais il y a d'autres aspects. La musique est commune à tout le monde : Gypsy Kings, Manitas de Plata, Django Reinhardt (un petit cousin de ma mère). Je viens de faire deux voyages, l'un en Pologne, où j'ai assisté à un gala remarquable, d'une

qualité surprenante, oubliée un moment mais que je retrouve. L'autre à Vienne, où j'intervenais comme conteur. Un orchestre de quatre tziganes : Kalyi Yag (Feu noir), absolument magnifique : avec l'ouverture des frontières à l'Est nous avons beaucoup de musiciens. Il y a aussi beaucoup de peintres tziganes, bien plus que d'écrivains. D'ailleurs cela est dans la mentalité tzigane : le tzigane aime travailler et gagner de l'argent tout de suite, plutôt qu'attendre des droits d'auteurs !

Et puis l'oral compte beaucoup plus : une histoire tzigane





« Pourquoi ces gens-là ne s'habillent-ils pas comme les autres ? Mais, quand les Gayziés se déplacent d'un pays à un autre, avec des véhicules évidemment plus modernes que la roulotte, est-ce qu'il changent de vêtements à chaque fois qu'ils passent une frontière ? Est-ce qu'ils s'habillent à la chinoise quand ils sont en Chine, pour ressembler au Chinois ? Ou bien se mettent-ils nus quand ils sont dans les pays chauds ? En France, même les costumes folkloriques ont disparu. Où sont les beaux vêtements alsaciens, basques ou bretons ? Mais à laquelle de ces provinces appartient les Roms ? On peut penser que les Romnia aiment à s'habiller en fleurs, mais l'herbe est beaucoup plus haute que les fleurs et elle tend à étouffer ce qui est beau...

Extrait de *Dîtes le avec des pleurs*, Matéo Maximoff.

« Lolia, en chemise, manches retroussées, martelle un chaudron en cuivre sur une enclume primitive dont le bout pointu est fiché dans le sol. Près de lui se tient son fils Mateï qui, avec un petit marteau d'enfant, plante dans le sol des bouts de bois. C'est un enfant qui a souvent été malade. Son père en prenait grand soin puisque c'était l'ainé. Il avait une petite sœur, Nina, et un petit frère, Serga, qui pour l'instant était dans les bras de sa mère, la « Poleskina ».

Un moment, Lolia s'arrêta et considéra la paume de sa main ; il s'y était fait des ampoules à force de serrer le manche du marteau. En plus, la sueur le gênait, mais il fallait terminer ce chaudron et le livrer avant le soir. Lolia s'arrêta un moment, regarda son fils et lui dit :

– Mateï, est-ce que tu sais que tu a quatre ans aujourd'hui ?

Mateï leva les yeux vers son père et lui demanda :

– Qu'est-ce que ça veut dire quatre ?

Alors Lolia lui dit lentement, en comptant sur ses doigts :

– Un, deux, trois, quatre.

A son tour, le petit Mateï compta sur ses doigts :

– Un, deux, trois, quatre.

Souriant, Lolia reprit son travail tandis que Mateï continuait à répéter les quatre chiffres qu'il venait d'apprendre. Mais les bouts de bois plantés en terre étaient plus nombreux. Alors il s'arrêta, dérouté et reprit, croyant avoir trouvé la solution :

– Une, deux, trois, quatre, quatre-et-un, quatre-et-deux...

Son père s'arrêta de nouveau car l'enfant comptait à haute voix et il lui dit :

– Non! Non ! Après quatre, c'est cinq, six...

Le soir Mateï s'endormit en comptant jusqu'à dix sur les doigts de ses deux mains.

Deux ou trois mois plus tard, Mateï pouvait discuter avec son père des quatre opérations arithmétiques...

Extrait de *Dîtes le avec des pleurs*, Matéo Maximoff.

n'est jamais racontée deux fois de la même façon. Des histoires parfois épouvantables, rigolotes ou absolument naïves.

— Justement, vos récits sont souvent « épouvantables », pleins de sang, de drames...

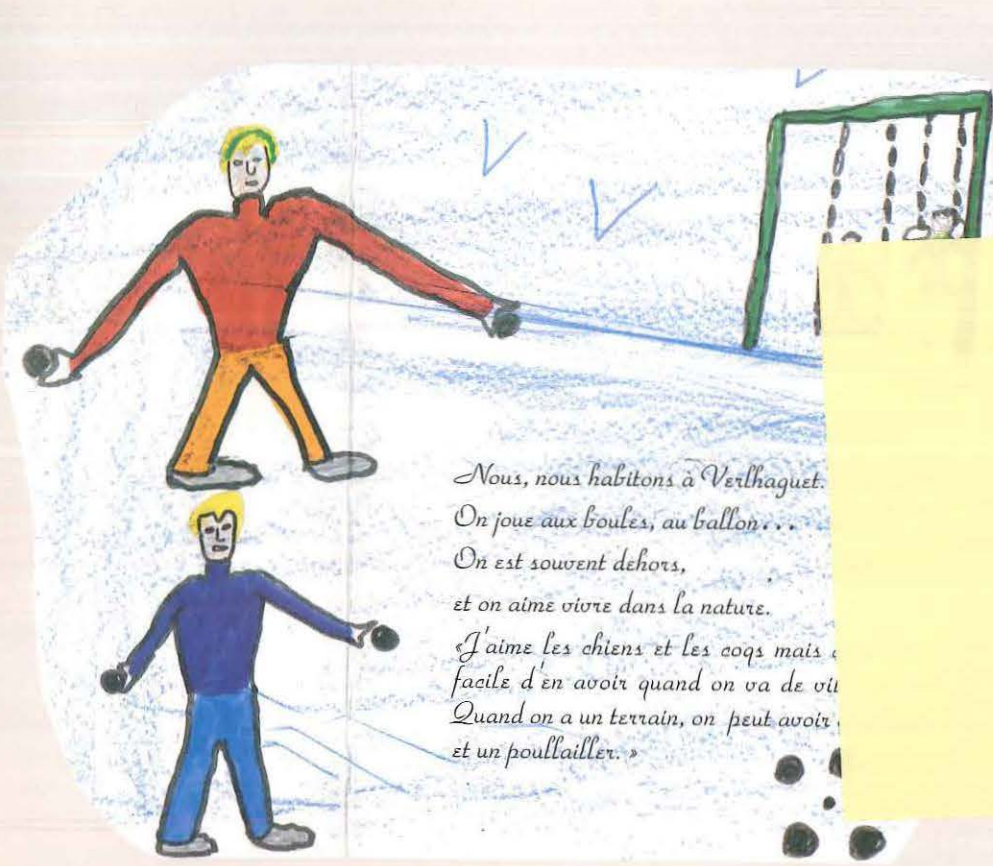
— Ce sont des histoires qui se passent il y a un siècle. Regardez l'histoire française d'il y a un siècle... J'ai voulu raconter ce que j'avais entendu. Et avant de commencer mes contes, je dis : *L'histoire que je vais vous raconter, je ne sais pas si elle est vraie, je ne sais pas si elle est fausse, à vous de juger.* En tant qu'écrivain, je mets l'histoire à ma manière. Mais il faut dire aussi que je suis souvent appelé dans les écoles pour raconter de jolies histoires aux enfants, des histoires de Noël.

— *Écrivain tsigane, apatride, vous vivez en France.*

— La France nous a apporté une sécurité que nous n'espérions pas. Et pourtant, ce qui nous a empêché de rester nomades ce sont les lois de ce pays : le carnet nomade, les tracasseries de la police. C'est ce qui nous a obligés à rester sédentaires. Mais à l'intérieur, c'est une roulotte. Les Français ne veulent pas que nous restions des nomades et eux attendent le mois de juillet pour le devenir. Et vous allez dans des campings où vous devenez nomades à notre place ! Il y a trop de lois contre nous... Lorsqu'on nous donne des camps désignés, on n'aime pas cela : ce sont quasiment des camps de concentration.

■ Propos recueillis par Éric Debarbieux

□ Textes et dessins d'enfants tziganes du terrain de Verlhaguet, Montauban, classe d'Éliane Franco.



Nous, nous habitons à Verlhaguet.
 On joue aux boules, au ballon...
 On est souvent dehors,
 et on aime vivre dans la nature.
 J'aime les chiens et les coqs mais
 facile d'en avoir quand on va de vil
 Quand on a un terrain, on peut avoir
 et un poullailler. »



Nr. Educ n°25
 p 8

tsigane
 se intensément le feu.
 e et puis ne fait rien.
 ra peut-être courte.
 s n'aboient pas.
 e n'est tout de même